

Les lumières de l'errance

Recueil poétique et photographique
Images de Michel Follorou • Poèmes de Patrick Zeyen

« Ombres de Dieu qui nous luissez »

Joseph Joubert

Préface

L'essentiel, c'est ce que nous ne savons pas. Nous entrevoyons seulement par miroir et par reflets. La lumière parcimonieuse sans bruit pousse la porte. Et la porte ne s'ouvre que de l'intérieur. Face au mystère qui l'enveloppe, le silence advient dans la lumière natale du Verbe fait chair. Et cette lumière pascale se vêt de notre regard. Le monde n'est que son ombre portée, qu'un pâle reflet de la gloire à venir. C'est bien en amont qu'il faut remonter pour entrer pieds nus dans la lecture et la méditation de ces poèmes photographiques de la plus haute spiritualité.

Dès le Moyen Âge, avec Suger, le phénomène de la translucidité du verre s'ajoute à l'intuition mystique de la lumière irisée et sans cesse changeante qui contient secrètement toutes les ombres ; dès le Moyen Âge surgit l'intrusion de l'éternel dans notre univers...

Ô qu'il est grand le mystère dans le clair-obscur de la Présence-Absence du Dieu qui révèle et recèle son être, son humano-divinité.

Pour accueillir ces « théophanies » de la Beauté, il fallait deux témoins de choix, deux élus autour du Buisson ardent : un photographe-peintre, Michel Follorou, et un poète, peintre aussi, cinéaste aux talents protéiformes, Patrick Zeyen. Deux artistes traversés d'infini. Deux hommes visités par la grâce. Mais seule la nudité intérieure ouvre l'être, seule l'humilité donne pouvoir à l'art et à l'instant de s'illimiter. Errant, Patrick Zeyen devient pèlerin de l'exil à l'exode, l'orpailleur du temps sait, *in fine*, que « l'or pur des jours est l'accomplissement du long voyage ». Ses mains vides peuvent alors d'un même geste donner et recevoir. Et ce qu'il offre au lecteur est sans prix.

À lire ce livre sur la pointe de l'âme, les lumières évanescentes de Michel Follorou, filtrées au travers des vitraux, se mettent à jouer leur partition inconnue, inouïe sur l'épiderme des pierres. Patrick Zeyen, depuis toujours fasciné par les mystérieuses fenêtres de villes, comme Baudelaire, sait y lire l'appel d'outre-monde. Son style épouse la trajectoire de la pensée. Il fait passer dans ses vers la quintessence de son être secret. Un chant dédié, ascendant, d'une intensité retenue, d'un raffinement de nuances sans affectation.

Et cette rigueur vibrante de l'écriture nous mène à l'orée de la Terre promise. Pourtant, grâce à cette parfaite synergie entre photos et textes, la frontière entre visible et invisible, chair et esprit, vie et mort, est poreuse. Cette impression de convergence a l'évidence de l'écriture portée par « la voix grave, intense, totalement solidaire de l'espérance des mots », avait remarqué son ami Yves Bonnefoy.

Oui, la voix du poète reste juste, de la première à la dernière page, riche de son dépouillement, « mystérieusement opérante », comme dit Gustave Roud.

Gilles Baudry

Poète et écrivain

Moine bénédictin à l'abbaye de Landévennec







Le mur de pauvreté

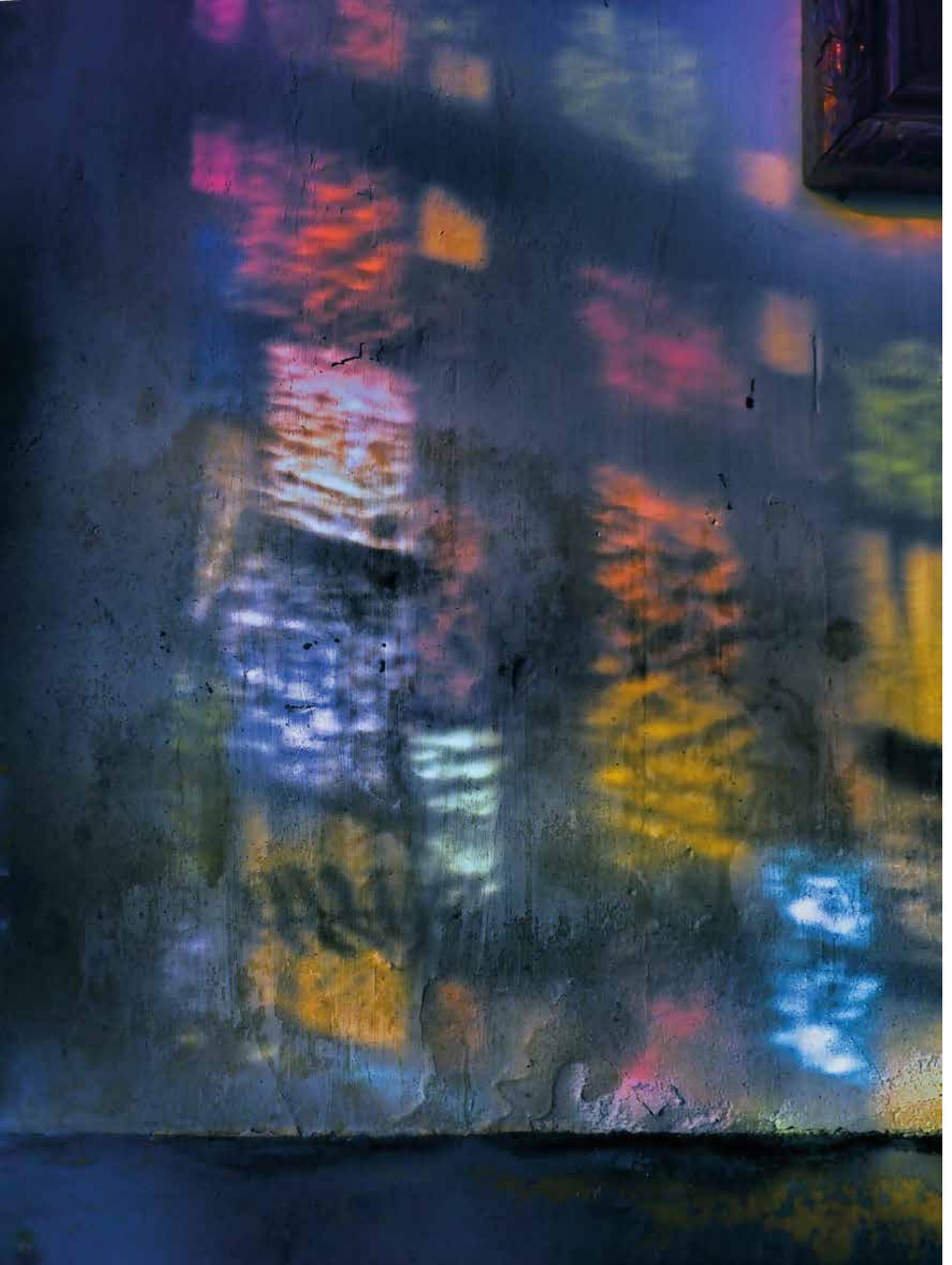
En cette église perdue de mémoire
Aux confins de la terre bretonne,
Respire et vit doucement
Un exigu arpent de pierre pauvre
Que rien ne donnerait à connaître
Au visiteur du hasard ou au fidèle du lieu.

Et pourtant, ce petit pan de mur
Sait accueillir en lui les infinis
Que délivre la Parole en ses multiples splendeurs.
Car voici que la lumière jaillie du vitrail
Se fait couleur, parement et vêtue
Du gris de la pierre qui s'illumine de ses feux.
C'est alors que la pierre se fait mémoire,
Mémoire passée mais aussi à venir,
Telle une promesse pour qui sait la recevoir.

Et, sans doute, faut-il comprendre la parabole évidente
Qui se fait jour en ce bref instant
Où la grâce s'offre à nous...
Oui, le Verbe advient à la pierre,
Mais Il le peut d'autant, advenir, en cette pierre
Que celle-ci est à l'image de la pauvreté
Qu'Il nourrit et sanctifie,
Pauvreté qui est dépouillement et nudité.

Le visiteur du hasard et le fidèle du lieu,
Se verront alors requis par l'énigme en son paradoxe
Qui enseigne que la nudité intérieure ouvre l'être
À l'humilité qui est seule richesse.

Un pan de mur de pierre pauvre
Pour nous apprendre à nous-mêmes
Dans le don inépuisable du cours passant des jours.



À la levée des vents..

Au cœur secret de ma paume,
En cette main tremblante et pauvre,
Qui, longtemps,
Hésita entre affirmation du geste
Et poings serrés de la colère,
Pour, un jour, en conclure le terme,
Par ceux de la désignation ou de la prière,
Se tiennent, collées l'une à l'autre,
Muettes et brûlantes,
La Fable et l'Aurore.

Et que mon souffle,
En sa floraison,
Libère mes doigts,
S'envolent-elles alors,
Escortées de leur train de chimères,
Jusqu'en ces palais déserts de la plaine,
Où sommeillaient, avant qu'elles ne s'éveillent,
Nos peines et nos joies.

En cet instant viendra s'inscrire
D'un doigt de feu, à la levée des vents,
Sur mon front et aux façades de l'aber,
Le sceau gravé de cette mémoire
Qui est aussi celle de ma misère.
Pour que prenne enfin lumière
Dans l'ouvert des lointains
Le visage de l'Autre,
Celui-là même
Que mon inépuisable désir
Jadis avait étreint.

Une ruralité simple et féconde

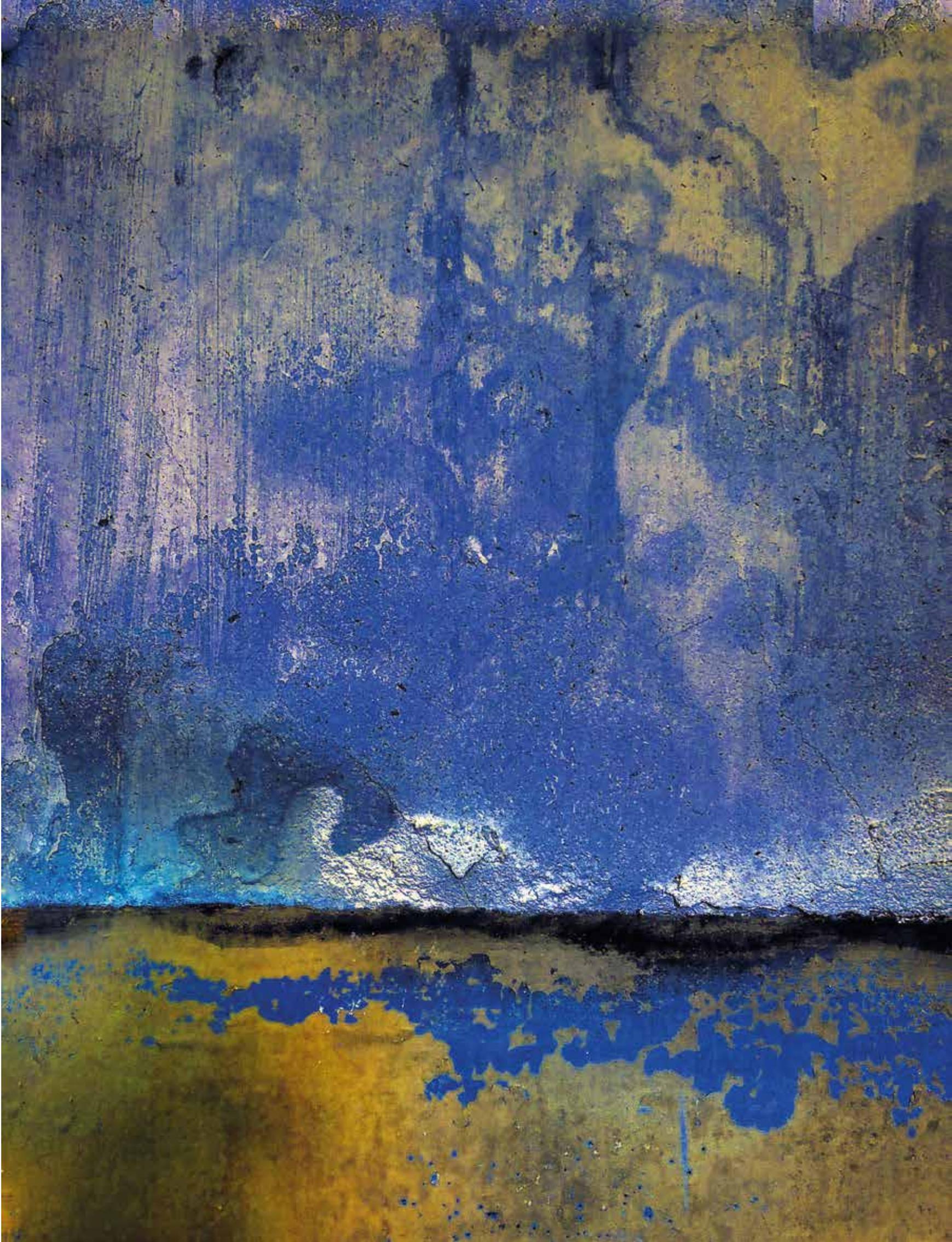
Quels sont-ils ces visages,
Ces regards qui ne cessent
De me hanter ?
À l'abri de ces hautes façades,
Qui conservent l'énigme qui est la leur.
Quel dialogue sitôt clos
Au fur et à mesure de mon avancée
Sur ces routes que je n'ai pas choisies
Et qui m'entraînent vers mon improbable destinée ?
Mais avec à terme, sans doute,
Cette lumière qui, par-delà les collines,
Ne cesse de me guider.

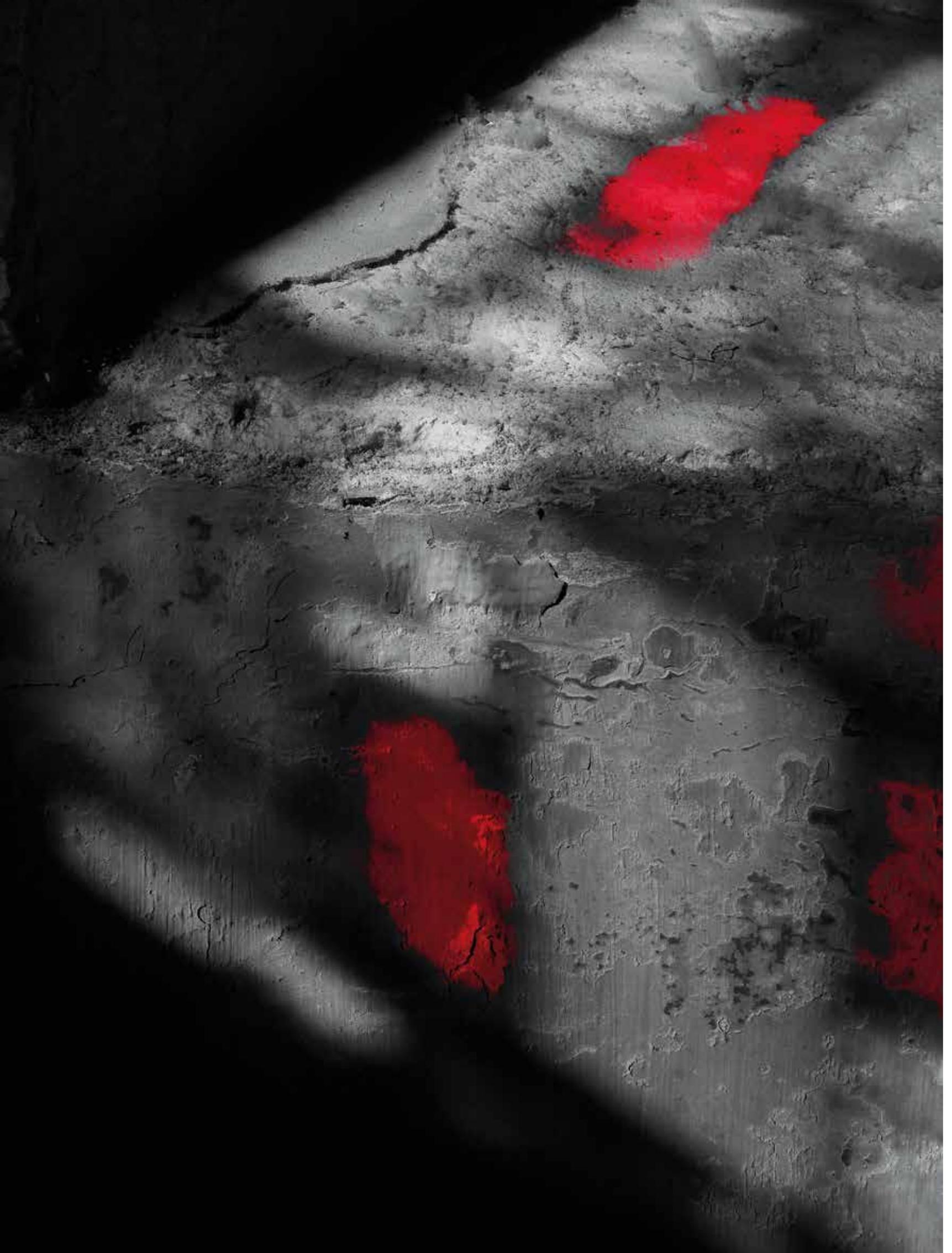


C'est en paysage austère...

12 •

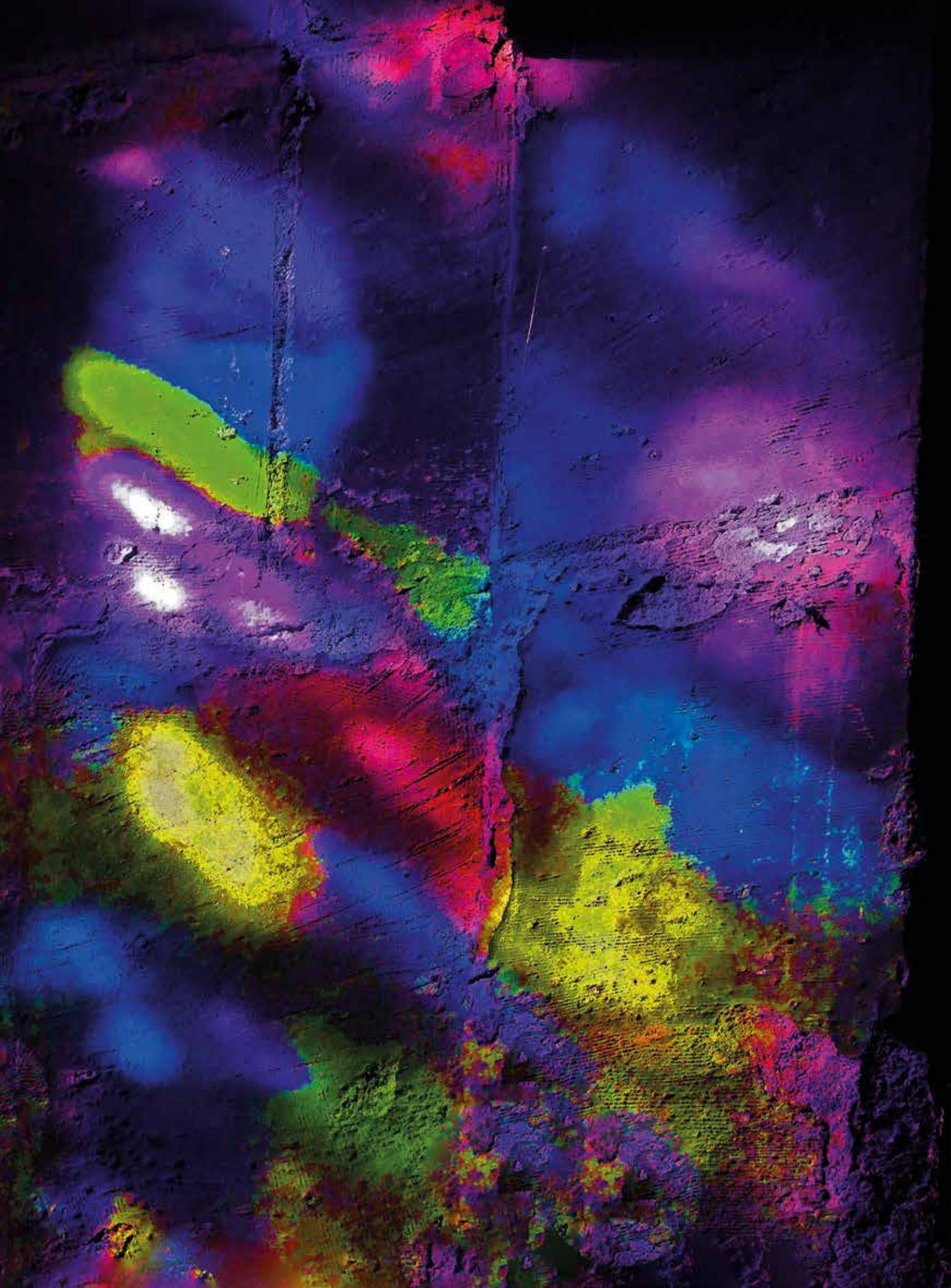
C'est en paysage austère,
Dans les plis des montagnes arasées
Et sur la lande nue que je chercherai l'aventure
Car c'est en terre pauvre et solitaire qu'il faut repeupler.





L'échange

Je ne sais, je ne sais...
Où vont vos pensées qui elles aussi voyagent.
Sont-elles recluses,
Prisonnières en ces murs sombres
Et le regard qui est le leur
N'a-t-il comme unique propos
Que de nous questionner,
Lui aussi, abyme spéculaire
Des heures sitôt traversées ?



Une part du songe

Je me suis arrêté au sommet de cette colline,
Là, au creux de la vallée, paraissait somnoler
Un bourg ancien...
Mû par un sentiment certain,
Je me suis dépêché de le rejoindre
Pressentant un secret tapi en ses ruelles.
Le lieu était désert, mais était-ce la noblesse
Austère de ses façades pâles,
Il me vint soudain la certitude qu'ici
Avaient du naître,
Dans les siècles passés, et aujourd'hui encore,
Dissimulées par ces hauts murs
De riches et tendres destinées romanesques...
Bouleversé, je quittai le bourg,
Emportant avec moi
Une part du songe.

Nous ne savons d'elles...

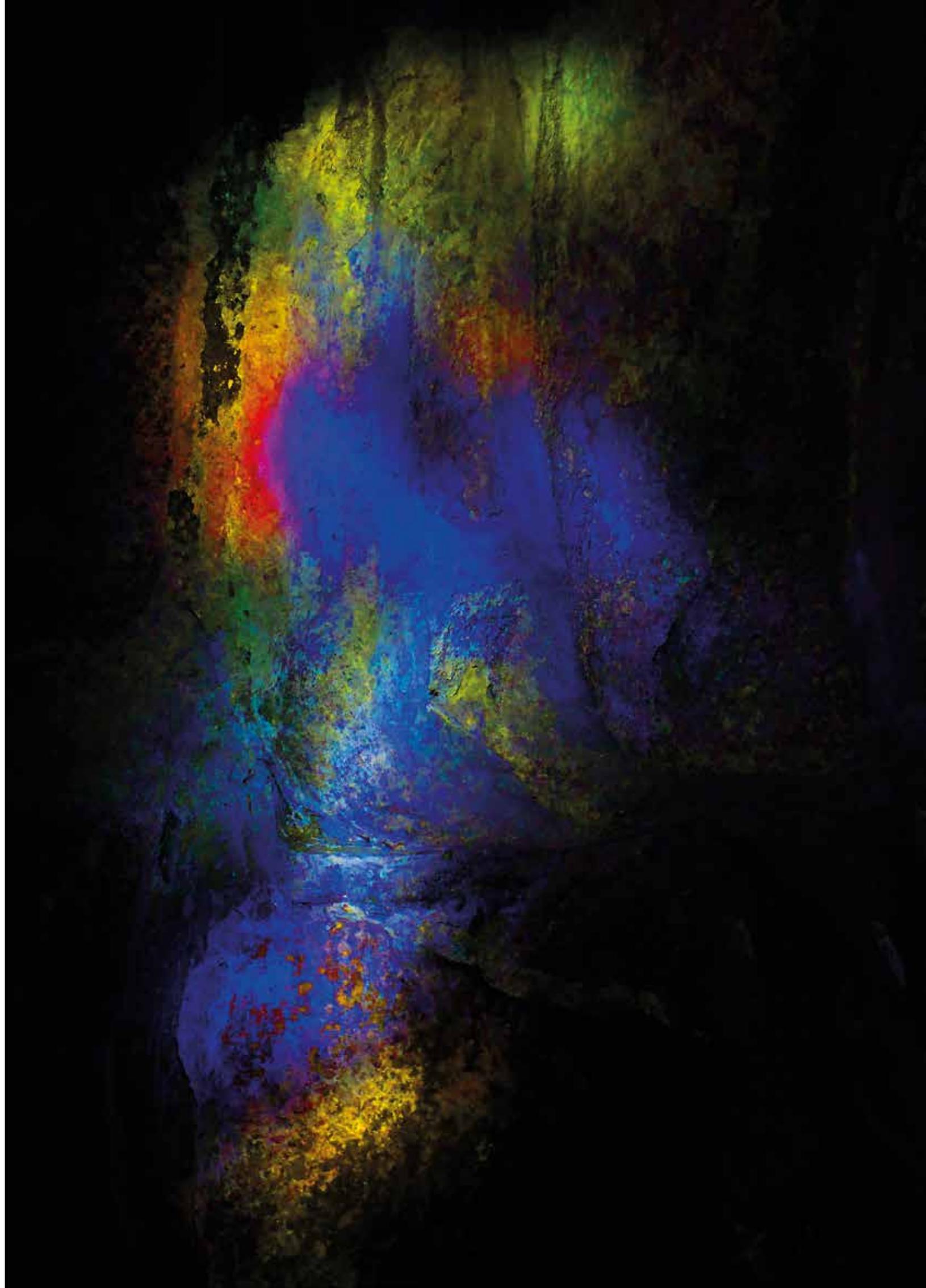
18 •

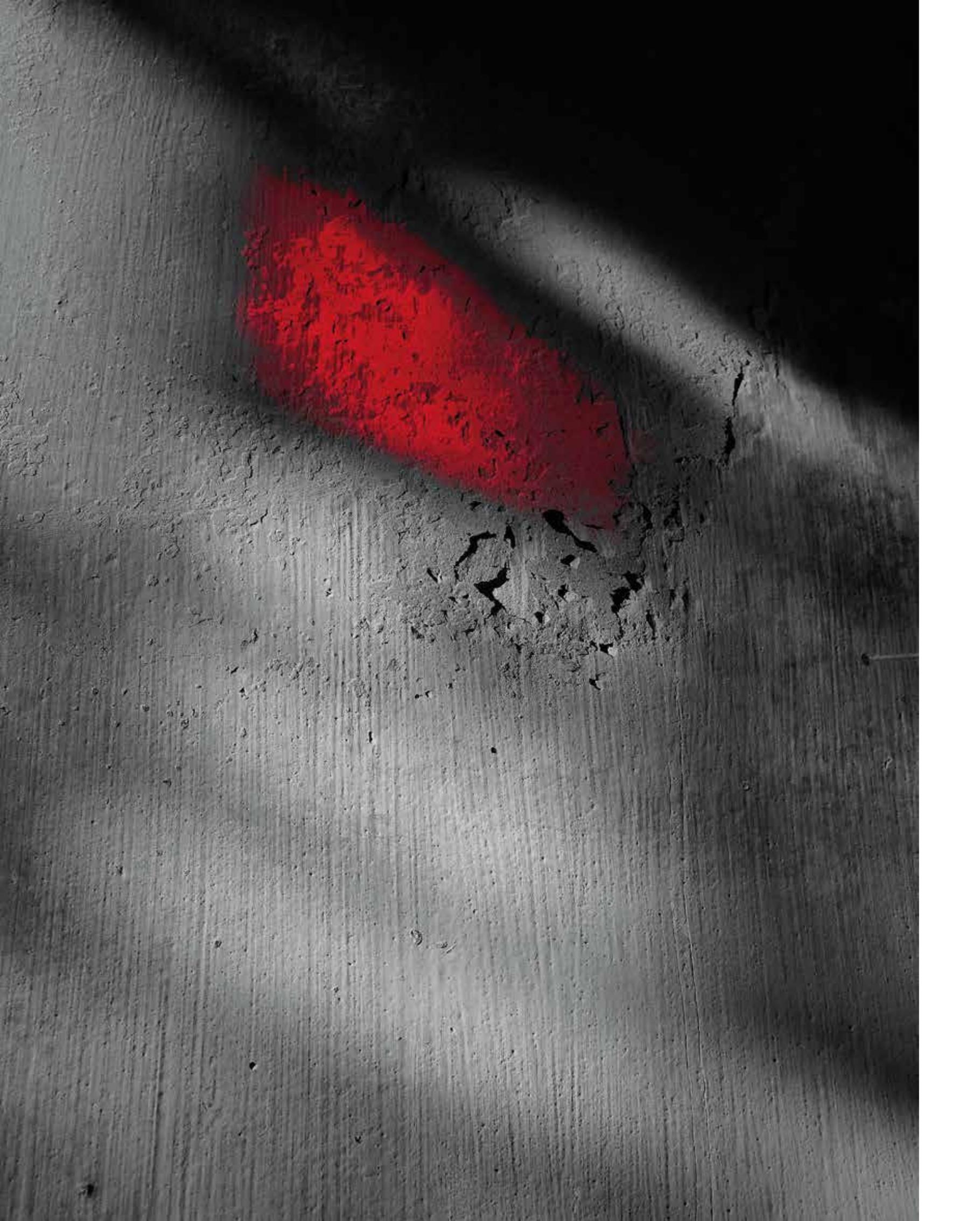
Nous ne savons des villes que leurs façades,
Qui elles aussi nous observent
Pour ce que nous sommes,
Où vient s'inscrire le temps.



Secrets

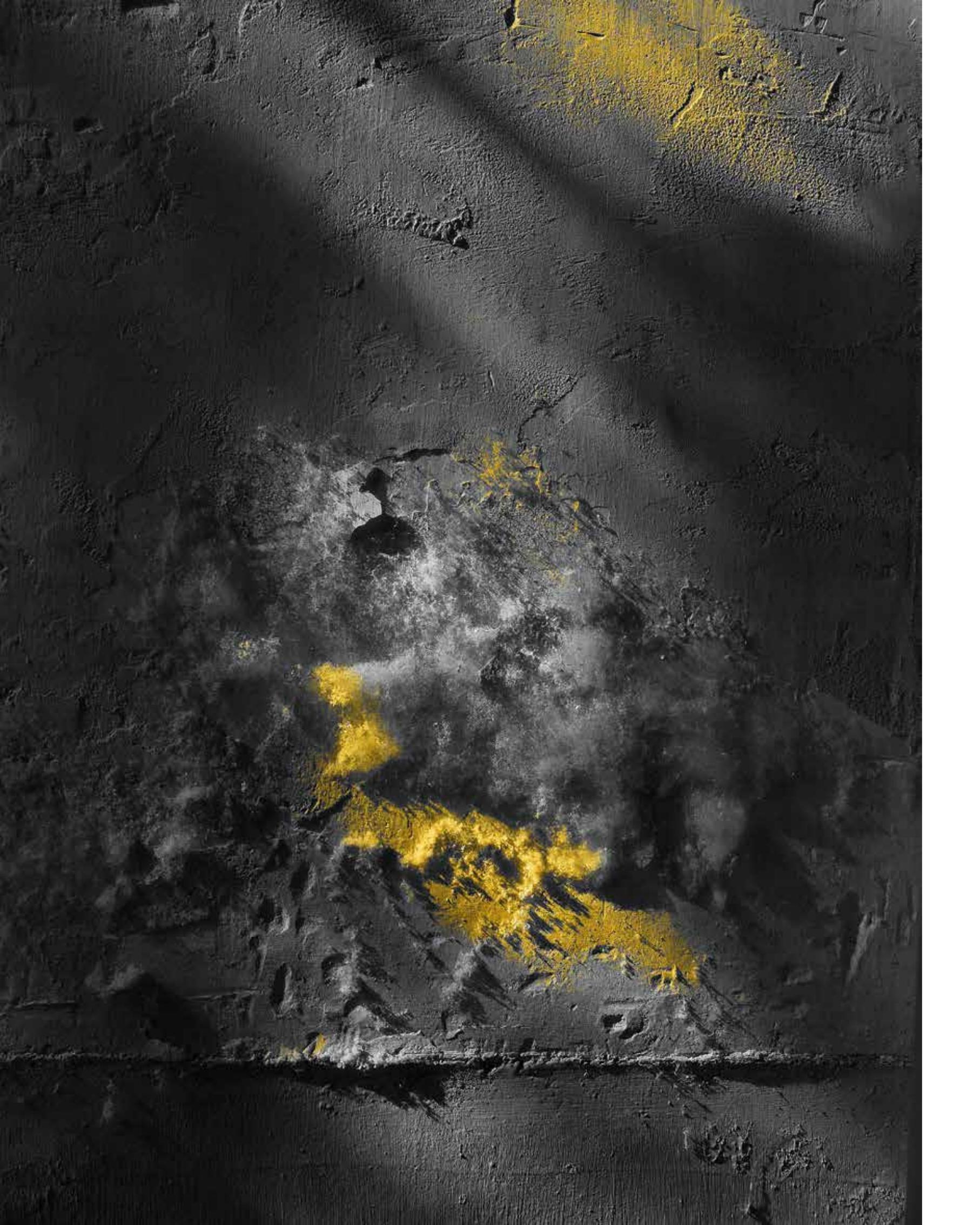
Je rêve souvent de cette famille, aperçue l'autre soir,
Rentrant chez elle,
De ce dernier sourire
Esquissé aux lèvres de l'enfant ;
Du regard de la mère, embrassant la ruelle,
Puis de la porte se refermant sur le monde
Pour en investir un autre.
Quels secrets à partager, sitôt le seuil franchi,
Que de questions auxquelles répondre,
Que de destinées à offrir, caresses, mains tendues
Pour un retour vers l'autre.
La nuit descend et ne demeurera alors
Que ce regard échangé quand s'éteindront les lumières.





Zones industrielles

Je me suis souvent pris à penser
Que sur la route, aux approches des villes,
En ces zones industrielles, là,
Derrière les fenêtres de ces bâtiments,
Souvent, sinon presque toujours identiques les uns aux autres,
Se tenaient cachées des femmes à la beauté certaine,
Partagées entre les obligations liées à leur fonction
Et la vision de ces véhicules défilant sur la voie express.
De quoi rêvaient-elles ?
Leur songe était-il identique au mien,
Emporté vers des ailleurs impossibles ?
Oui, voie « express », car l'imaginaire de ces visages
Aussitôt déployé,
Se devait de se dissoudre dans la contrée.



Brouillard

Que peuvent donc ressentir

Les hautes façades des immeubles du front de mer

Lorsque la nuit de brume vient apaiser la folie des vagues

Sur la plage déserte.

« Connais-tu cet avant-goût d'océan ? »

S'interrogera alors l'homme esseulé

Avant que de tirer le rideau de la fenêtre.

La rumeur

La Rumeur est venue de loin...
Nourrie par un sein malade de ressentiment et d'envie,
Est passée comme une houle immense,
Couvrant de son aile
Champs, villages et hameaux, vallées et prairies.
Elle a franchi le fleuve dans un grand vent d'influx
Et pris possession de la ville endormie !
Elle court, maintenant, siffle et s'onguente,
S'enflant de bruit et de fureur,
S'engouffrant par les venelles,
Rampant le long des hautes façades obscures,
Derrière lesquelles se mirent, en leurs salons déserts,
Orgueil et mépris, se glissant en leurs pauvres lits
De songes et d'oubli, dans le cœur des hommes,
Épuisés par le doute et l'ennui, pour y semer
Le fruit de l'ivraie et le grain de folie.

Puis la Rumeur est repartie,
Une nuit lui a suffi pour accomplir son cruel labeur,
Ravager une vie.
Elle s'en va plus loin porter le deuil,
Désigner de sa sinistre blême celle ou celui qui diffère !
C'est lui dont elle veut en sa mortelle étreinte,
Étouffer le violent désir.
Car et c'est là son secret, sourd en elle, rongeuse,
La nostalgie du Pur qu'elle n'a su élire
Ni en sa source tarir !
Elle erre ainsi de par le Monde en son ire rageuse,
Offrant son cœur à l'envi.

C'est aussi là son châtement,
Puisque personne ne veut d'elle et de lui,
De leur face amère, triste et sans chant ;
Où se serait perdue à jamais la mémoire de la vie !
Et meurt alors la Rumeur,
Comme dépossédée d'elle-même
Par cette confiance dont elle ne peut pénétrer le mystère
Lorsque celle-là s'énonce dans ce sourire
Qui ne voit au ciel que le bleu de l'été fleuri.



Les écarts

Elles sont seules dans la nuit
Ces simples et isolées demeures,
Où ne brillent qu'une ou deux fenêtres.
Souvent n'éclairent leur sombre façade
Que quelques réverbères d'une belle teinte orangée,
Car la lumière intérieure à l'huis,
Se voit interdire le dehors.
Les écarts, assignés par une très ancienne mémoire,
En ces lieux privés de voisinage,
Ne leur reste pour toute mission
Que d'accueillir les familles errantes ;
Ou privé de celles-ci, l'éternel vagabond.





Le jeune piéton des villes

D'où me vient, qui ne m'a jamais quittée,
Cette fascination pour les mystérieuses fenêtres
Brûlantes au soir des villes,
Dont je ne cessais, jeune adolescent,
D'arpenter rues et avenues,
Une fois la nuit tombée.
Et ce ne fut que bien plus tard,
Que je découvris que je n'étais pas le premier
À pouvoir y lire l'appel d'autres mondes,
Trouant cet obscur que l'on croyait
À soi seul réservé.



À la croisée des mondes où se précipite ton désir...

La route

Quand la vie ne se sait qu'en son entièreté
Qui se dévore à pleines dents dans les matins
D'un monde qui ne s'est encore refusé...
Et quand s'irradiera la chambre où tu reposes,
Façade de cette réalité qui te brasse de sa mouvance plénière,
Ne t'accordant aucune dénégation
Sinon celle d'épouser au premier pas sa lumière,
S'ouvrira alors devant toi la folle béance de la terre
Qui t'invitera au long voyage en solitaire.
Oui, ainsi t'appelleront tous les royaumes
Pour les venir fouler dans leur belle lumière,
Hélas, par trop souvent mensongère.

Ton impatience est grande qui ne voit ici-bas
Qu'un jardin au goût d'Éden
Quand certains jours il te sera donné à voir
Le double de sa face qui se nomme l'Obscur.
Ton regard porte loin, ignorant la jachère
Et c'est bien ainsi car une vie t'est proposée
Où devra s'épuiser son expérience amère.
Aussi ne te retourne pas, ne regarde point
En arrière, trace ton chemin ;
Lui seul te conduira de clairière en clairière,
Afin que tu reprennes souffle.
Et lors, celui-ci respirera en toi,
Dans l'exhalaison de qui tu ne sais !
Car rares et précieuses sont toujours les offrandes
De ceux qui t'empliront du pneuma du monde.

...

•••

Agis toujours en pensant à l'autre de ce même monde,
Car telle est la Charité qui reçoit en retour ce qu'elle prodigue
Mais aussi lavera tes yeux
Des simulacres et autres chimères !
De la dextre, rétablis l'équilibre menacé
Par l'ordre convenu du bien-penser et de ses façades,
Puisque seule l'équanimité te permettra d'affronter
Ton propre regard avant celui des autres
Et n'oublie jamais que ta conscience est ton seul bien.
Que le geste qu'énonce ta main soit toujours
D'honneur et de mansuétude sur les plus démunis.
Possède le pardon qui est la seule peur du Mal.
Ainsi viendras-tu à l'empreinte
Du vouloir franc et droit qui est seule plénitude.

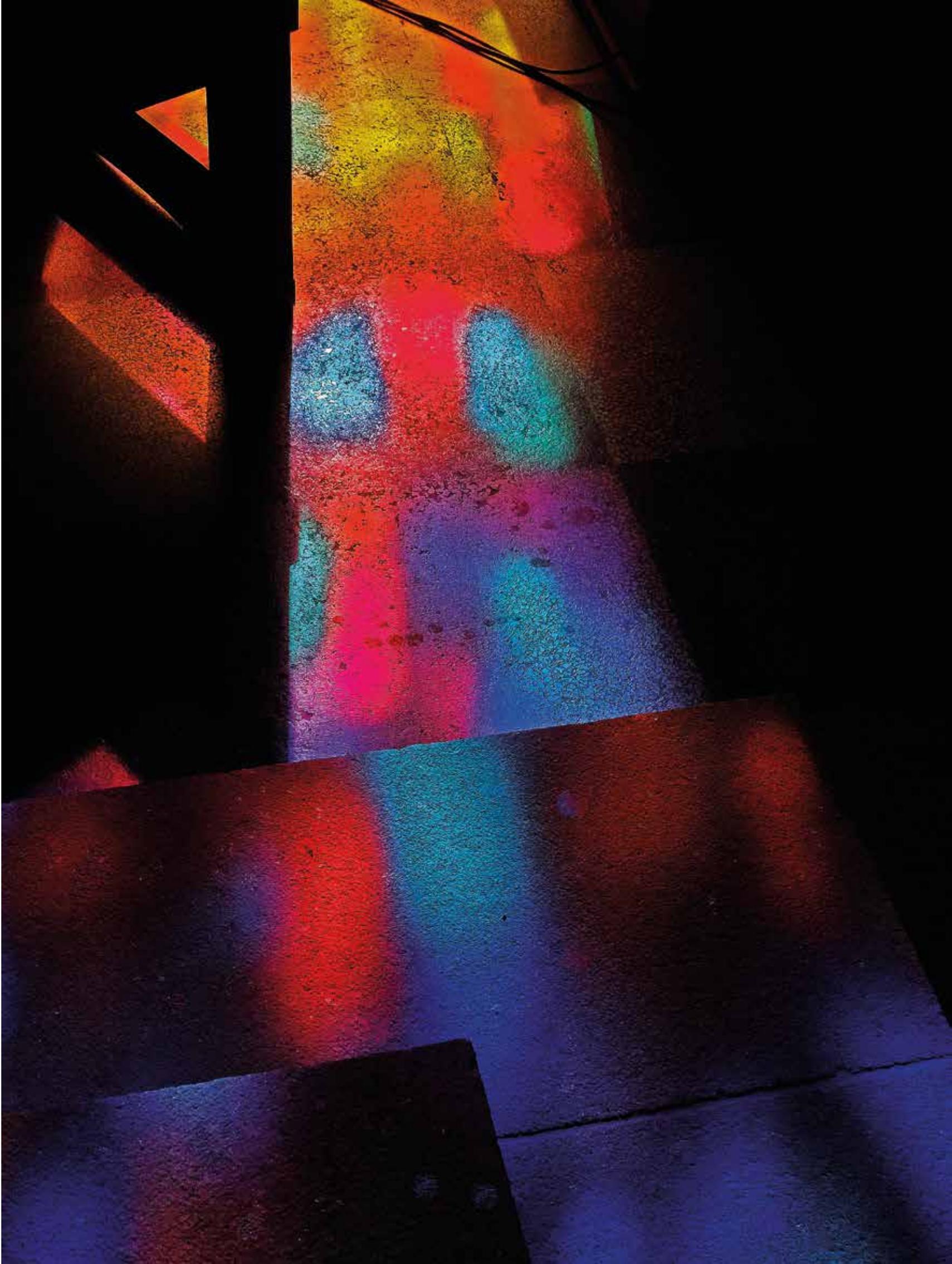
Passé le pont, les fantômes iront à ta rencontre,
Ignore-les qui ne sont que tes mauvaises pensées
Traînant en grand abandon.
Écoute la rumeur du ciel,
La plainte qui gémit dans les hautes ramures
Et le chant des sources qui sont en nous.

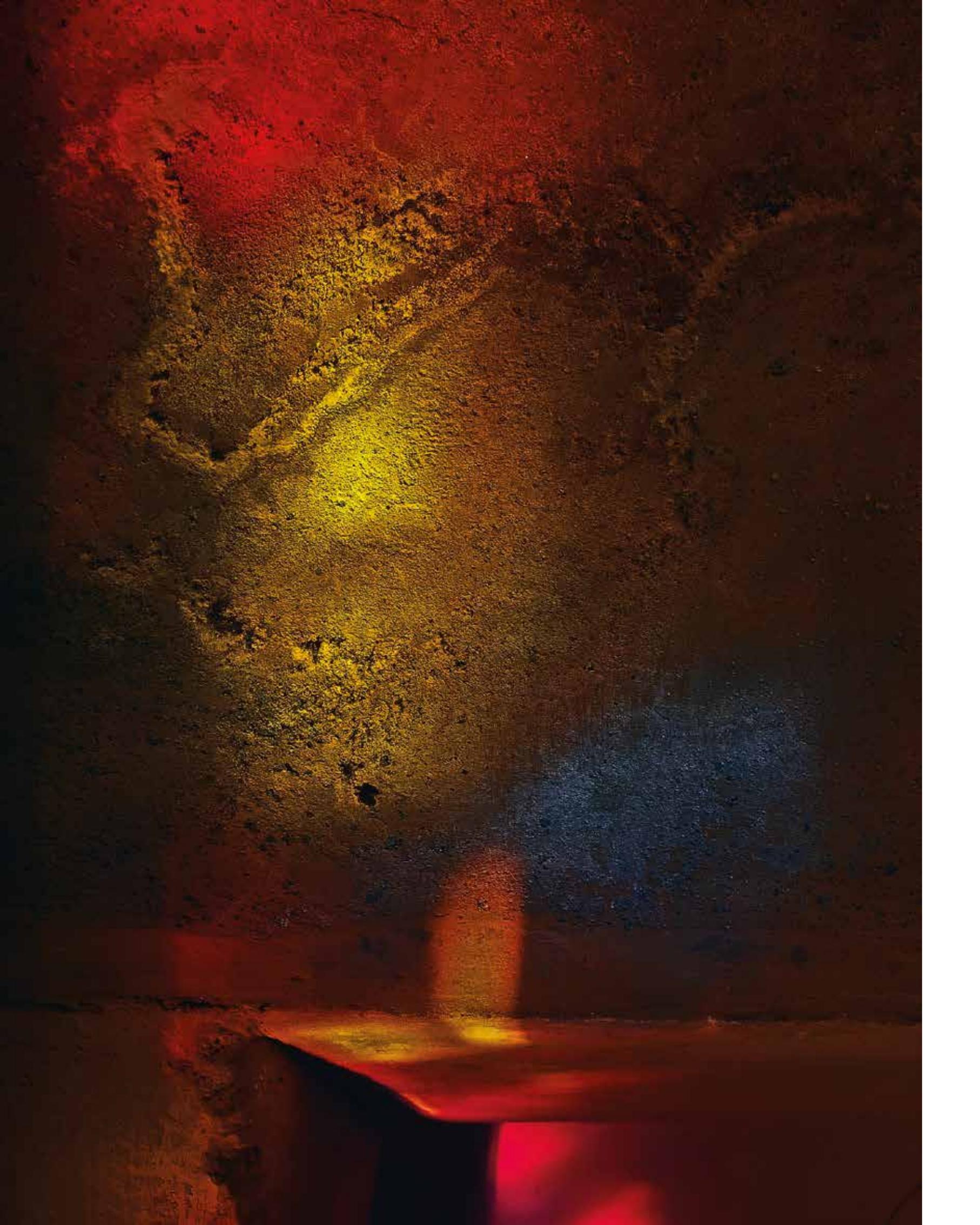
Car il nous est dit que le Voyage s'appelle ainsi
Qui dévoile le caractère des hommes
Cependant qu'il ne se construit
Qu'au travers de ton doute et de tes choix,
Car il est plus haut des paradis !
Et ceux-ci sont en toi qu'un jour tu sauras.



Se perdre en la zone

Subsiste aux abords des grandes villes,
Perdue, ainsi que l'énonce notre modernité,
« Au milieu de nulle part »
Cette zone qui a pris la place des enclos d'autrefois,
En ce pourtour de l'agglomération,
Là où il restait un peu de place
Pour ces petites industries « du voyage » !
Aussi, ne me faut-il pas m'étonner de la fascination,
En sa pérenne ambivalence, que ces lieux exercent sur moi
Puisque j'y vais « zoner » plus souvent qu'à mon tour.
Séduit que je suis par la campagne environnante
Qui ceinture le restaurant, toujours d'un pays lointain,
Où je rêve bien davantage que je ne dîne
Dans le voyage immobile et multicolore qui est le mien.

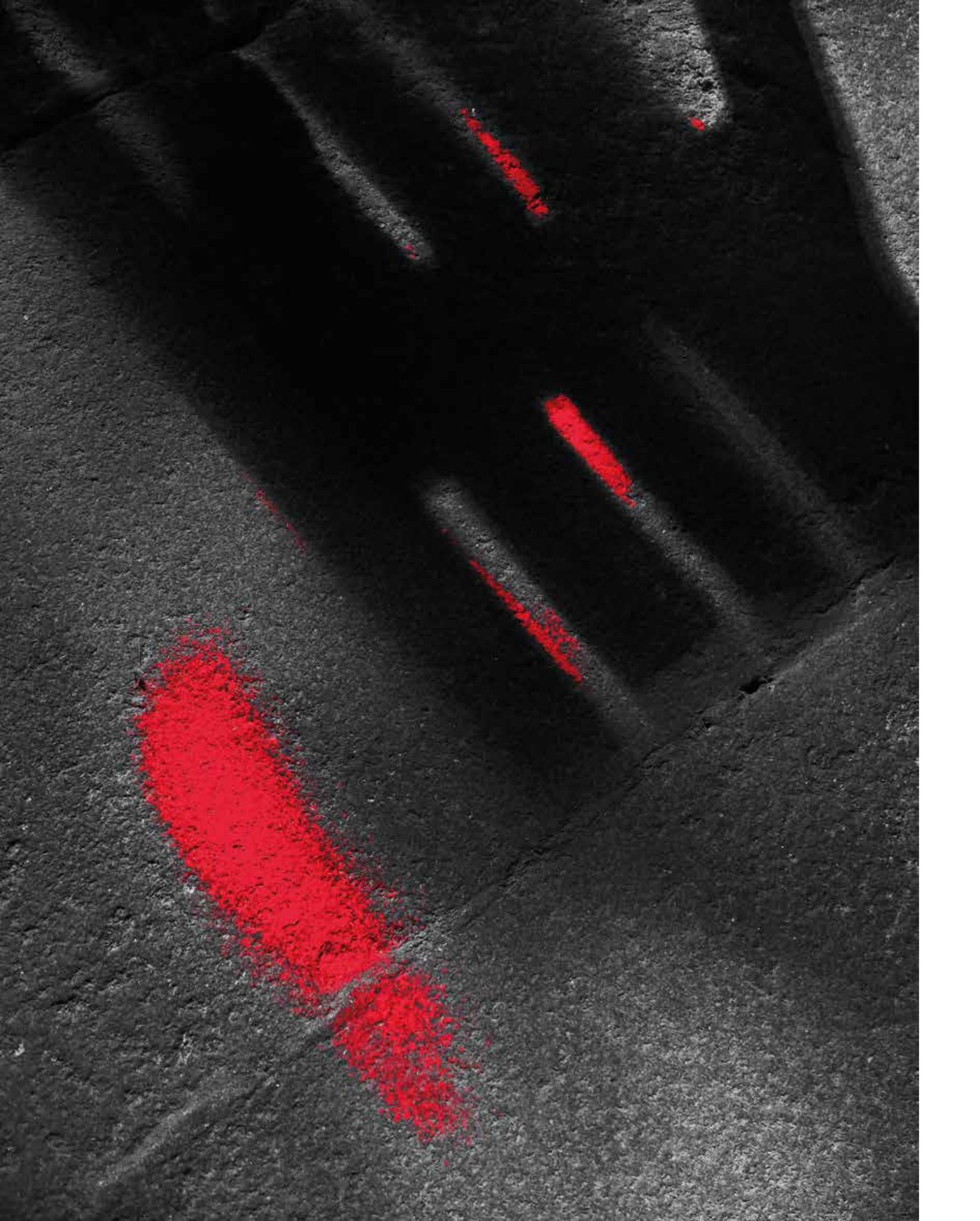




La fenêtre de miséricorde

La fenêtre de ta chaumière, brasier ardent,
Est le feu de la terre,
Esquif solitaire sur l'océan dans la nuit de l'homme,
Elle est le fanal qui, au plus loin de l'empreinte du désert,
Le terme éclaire ;
Bras tendus qui embrassent ceux que l'on nomme
Du sceau d'infamie, les exclus, les errants et les enfants,
Tous ceux qui sont sans patrie, mais guettent sur l'obscur,
Ayant appris à aimer celui-ci, le point de ralliement,
La bonne auberge, de la misère le chiffre d'excédent,
L'enclave sûre, la proue téméraire, la récompense,
La mansuétude enfin octroyée.

Je suis là, vous pouvez dormir, mes frères,
Du monde qui s'en va, je rassemble les quelques miettes,
Je suis le berceau, la mémoire,
Celle d'hier mais aussi de demain puisque j'écris à vos âmes
En ce moment même ce que de la terreur
Il m'est donné de voir
À moins qu'ensemble nous luttions
Afin que la postérité jamais ne nous blâme.



Aveugles façades

Aveugles façades, aux fenêtres toujours closes,
Que cachez-vous, quels secrets,
Quelle mémoire interdite
À celui qui viendra interroger votre silence,
Et puiser en celui-ci ses propres errements
Et les graver ainsi dans la pierre de vos murs ?

D'une mère à son fils...

En rentrant, ce soir

Te souviens-tu des donjons, tours, dômes et coupoles
Que notre regard accrochait aux lointains vaporeux
Comme autant de cités perdues de la haute mer ?
Te souviens-tu de ce chant qui montait en nous
Comme la libre source s'en va chercher l'estuaire ?
Nous avions le monde devant nous
Et la fraîcheur de son souffle
Nous disait les luttas, les chutes, les bris de cristal,
Et puis la bonne nouvelle, au premier soleil
Qui des choses délaissées
Venait nous rappeler l'humble gloire
Et leur douce présence à nos côtés...

42 •

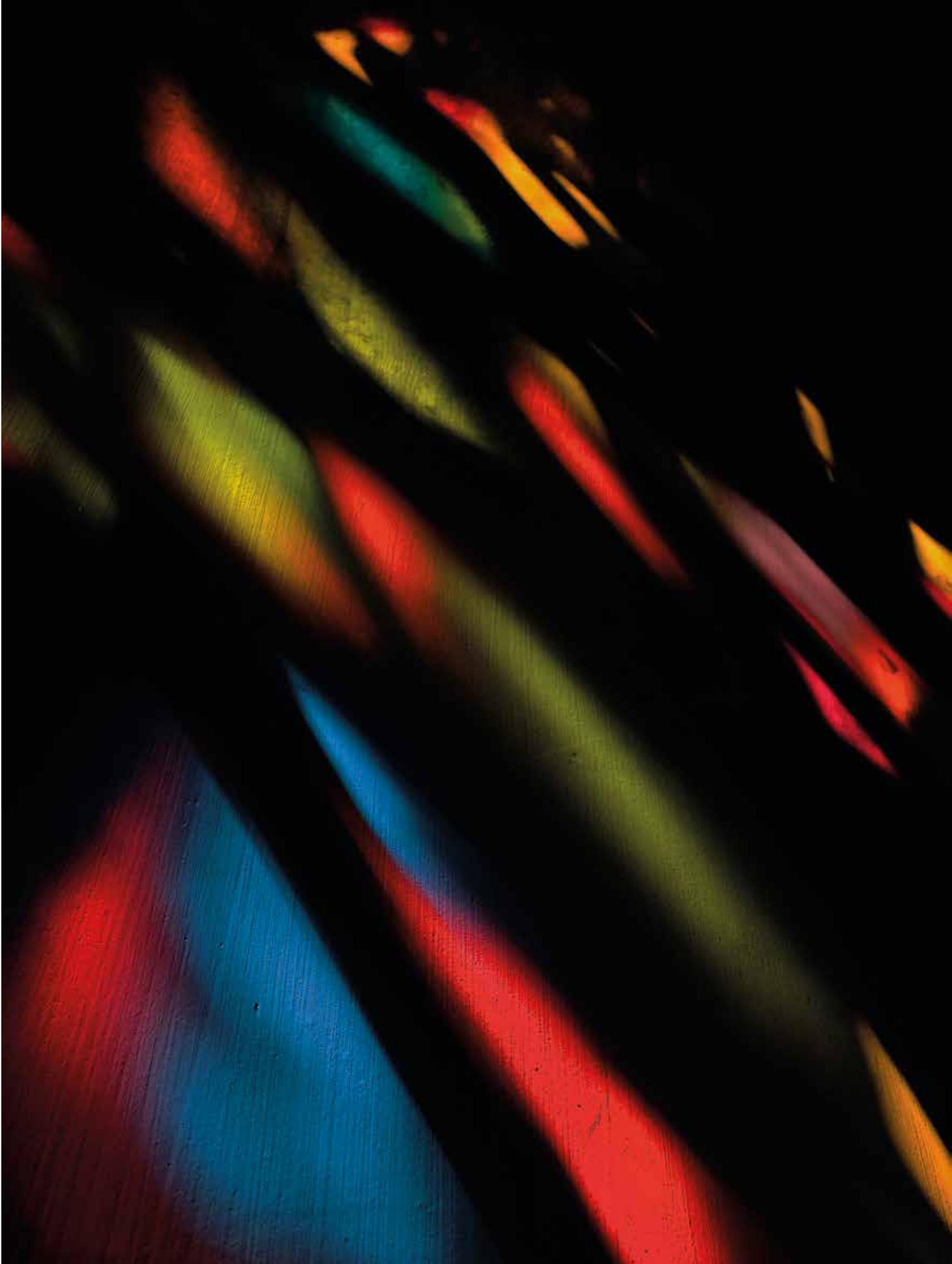
Nous avons vécu tout cela, ensemble, au long des automnes,
Des sourires glacés, des frimas bleus et des étés,
Dans cette solitude dont je pensais être seule
À connaître l'exigeante âpreté,
Dissimulée à ton regard qui m'interrogeait,
Quêtant le geste qui apaise et rassure...

Nous avons connu cela et le vivrons de nouveau
Et nos rires encore s'enlaceront en leurs jeux sur la vague !
Tandis que, main dans la main, toujours nous marchons,
Je pense à cet espoir qui fut mien,
Cet espoir fait de rien, à cette parole muette qui nous unissait
Aux soirs anciens où nous rentrions dans la maison vide...
Oui, nous continuerons de nourrir cet espoir
Aussi bien dans la nuit d'hiver
Que dans l'instant qui s'éveille,
Puisque ce qui une fois a été, toujours demeure.

Te souviens-tu encore de cet oisillon orphelin,
Plus pauvre que nous
Qui mendiait en notre paume un brin de vie
Et depuis, toujours nous accompagne
Au long des jours et des nuits,
Ayant goûté à ce partage, seule richesse des démunis.

Nos deux silhouettes, dans l'écho incertain de nos pas
Et de nos chansons pour rire, et qui comme en un son
Qui se perd, sur le boulevard désert,
Bientôt viendront s'effacer.

Mais j'aurais pu lire dans ton sourire et le feu de ton regard
Que tout un ciel en toi ne voulait et n'y pouvait mourir.



Charité mère

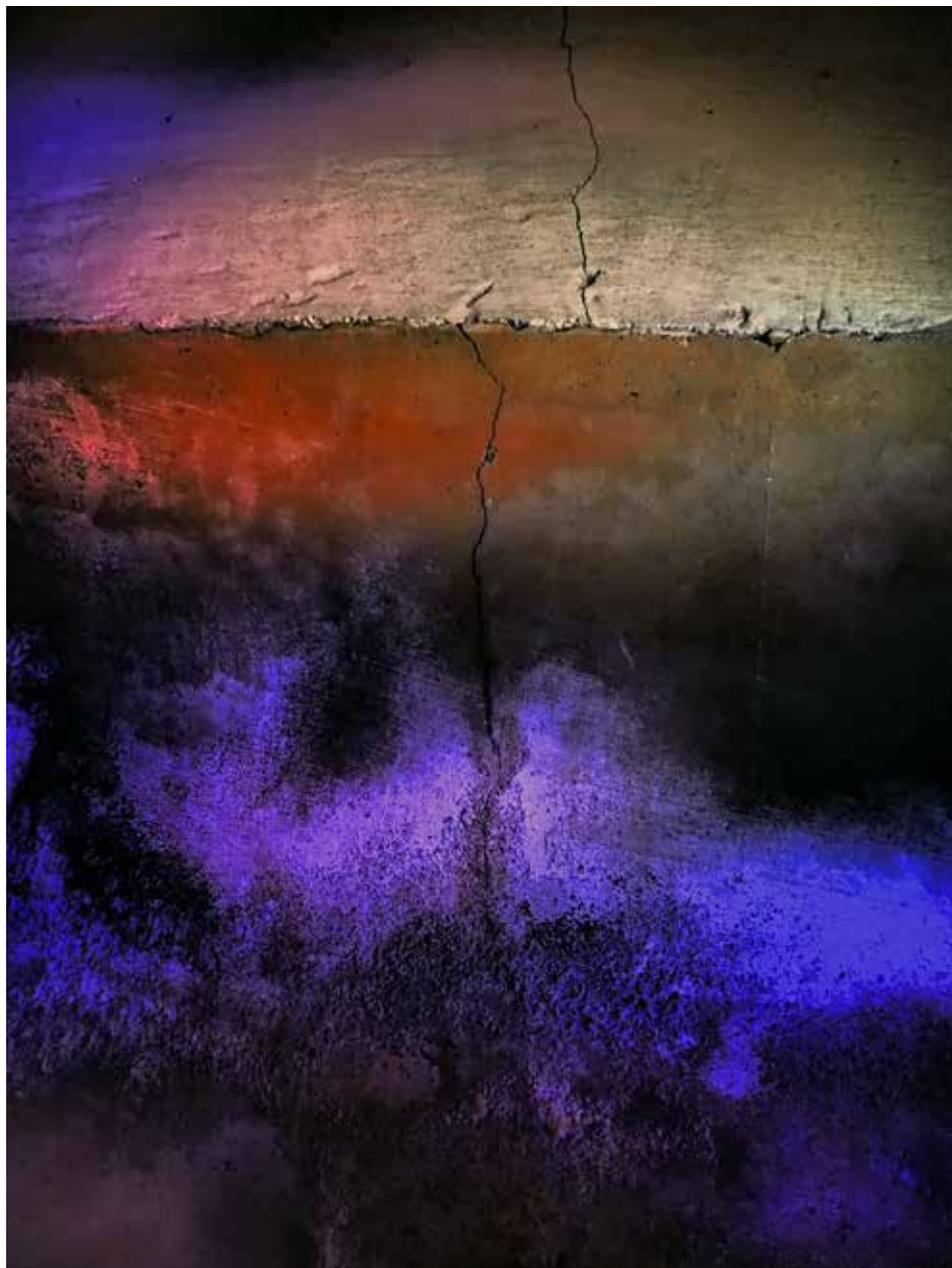
Charité mère, en si peu de mots,
Tu t'éploies sur les plaines sans couleurs
De cet infini qu'on dit nôtre ;
Exigu arpent de terre pauvre,
À nous jeté comme seule mémoire
Qu'une vie ne suffit pourtant à parcourir.
Mais tu surviens, et fol est celui qui dit encore
Qu'amour, chair, mélancolie et compassion
Ne sont pas un seul et même regard
Large à nouveau,
Au collier, au berceau de tes bras...





L'or pur des jours

L'or pur des jours est l'accomplissement du long voyage,
De tous ceux, aux mains vides,
Qui ne peuvent ni ne savent vouloir,
Mais apprendront, bras rendus à terre,
Que tout s'énonce dans le surcroît de ce sol léger
Que fouleraient nos pas en grandes enjambées de lumière,
Et dont le nom est charité dernière.
Parvenu au terme, l'errant voyageur, las, nu, dépouillé de soi,
Nuque brisée, lèvera son regard épuisé vers le bas,
Là où meurt en son sillon l'empreinte passagère
Et grâce, alors, lui sera rendue
Et son retour sur soi s'avérera, par la parole secrète,
Donnée à entendre au cœur de sa paume,
En une seule et simple poignée de poussière.



© Michel Follorou pour les photographies
© Patrick Zeyen pour les poèmes
© Lelivredart pour la présente édition

ISBN : 978-2-35532-371-3
Achevé d'imprimer pour le compte des éditions Lelivredart en avril 2021